



IMPERATOR

UNE HISTOIRE
DES EMPEREURS
DE ROME

MARY
BEARD

Par l'autrice du best-seller *SPQR*

SEUIL

IMPERATOR

De la même autrice traduit en français

Pompéi
La vie d'une cité romaine
Seuil, 2012 ;
Points Histoire, 2015

S.P.Q.R
Histoire de l'ancienne Rome
Perrin, 2016 ;
Tempus, 2022

Les femmes et le pouvoir
Un manifeste
Perrin, 2018 ;
Pocket, 2020

Le Colisée
L'histoire et le mythe
(avec Keith Hopkins)
Tallandier, 2019 ;
Texte, 2024

Le Parthénon
La vie d'une cité romaine
Tallandier, 2020

MARY BEARD

IMPERATOR

Une histoire des empereurs de Rome

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR SOUAD DEGACHI
ET MAXIME SHELLEDY

Éditions du Seuil
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

Titre original : *Emperor of Rome*
Ruling the Ancient Roman World
Éditeur original : Profile Books
© Mary Beard, 2023
ISBN original : 9780871404220

ISBN 978-2-02-154642-2

© Éditions du Seuil, septembre 2024 pour la traduction française
This translation published by arrangement with Profile Books

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

PERSONNAGES PRINCIPAUX

DYNASTIE JULIO-CLAUDIENNE



JULES CÉSAR, après avoir vaincu Pompée le Grand, devint *dictateur* de Rome en 48 avant notre ère ; assassiné en 44 avant J.-C.



AUGUSTE (Octave), fils adoptif de Jules César. Après avoir vaincu Antoine et Cléopâtre en 31 avant J.-C., devint l'unique souverain jusqu'en 14 après J.-C. Seconde épouse, **LIVIE**.



TIBÈRE, fils biologique de Livie et fils adoptif d'Auguste, régna entre 14 et 37 de notre ère. Certaines rumeurs veulent que Caligula ait été impliqué dans sa mort.



CALIGULA (Caius), arrière-petit-fils d'Auguste, régna de 37 à 41. Assassiné par des membres de sa garde.



CLAUDE, neveu de Tibère, régna de 41 à 54. Troisième épouse, **MESSALINE** ; quatrième épouse **AGRIPPINE** (la Jeune) – les rumeurs racontent que cette dernière l'aurait assassiné.



NÉRON, fils biologique d'Agrippine, fils adoptif de Claude. Règne de 54 à 68. Poussé à se suicider après les insurrections de l'armée.

GUERRE CIVILE, 68-69 APRÈS J.-C.

Trois empereurs qui régnèrent seulement quelques mois chacun :
GALBA, **OTHON** et **VITELLIUS**

DYNASTIE FLAVIENNE



VESPASIEN, vainqueur final de la guerre civile. Règne : 69-79.



TITUS, fils biologique de Vespasien. Règne : 79-81. Selon certaines rumeurs, Domitien fut impliqué dans sa mort.



DOMITIEN, fils biologique de Vespasien. Règne : 81-96. Assassiné lors d'un coup d'État.

LES EMPEREURS « ADOPTIFS » – DYNASTIE DES ANTONINS



NERVA, choisi par le Sénat. Règne : 96-98.



TRAJAN, fils adoptif de Nerva, originaire de la province romaine de Bétique (Espagne). Règne : 98-117. Épouse : **PLOTINE**.



HADRIEN, fils adoptif de Trajan, originaire de la province romaine de Bétique (Espagne). Règne : 117-138. Épouse : **SABINE**.



ANTONIN LE PIEUX, fils adoptif d'Hadrien. Règne : 138-161. Épouse : **FAUSTINE** (l'Ancienne).



MARC AURÈLE, fils adoptif d'Antonin le Pieux. Règne : 161-180. Épouse : **FAUSTINE** (la Jeune).



LUCIUS VERUS, fils adoptif d'Antonin le Pieux. Co-empereur aux côtés de Marc Aurèle de 161 à 169. Mort de la peste (même si des rumeurs évoquent un empoisonnement par sa belle-mère).



COMMODE, fils biologique de Marc Aurèle et Faustine. Règne : 180-192 (et à partir de 177, de manière conjointe avec Marc Aurèle). Assassiné lors d'un coup d'État.

GUERRE CIVILE DE 193

Quatre empereurs ou usurpateurs au règne bref :

PERTINAX, DIDIUS JULIANUS, CLODIUS ALBINUS, PESCENNIUS NIGER.

DYNASTIE DES SÉVÈRES



SEPTIME SÉVÈRE, vainqueur final de la guerre civile, né à Leptis Magna (Tripolitaine). Règne : 193-211. Seconde épouse : **JULIA DOMNA**, d'origine syrienne.



CARACALLA, fils biologique de Septime Sévère et Julia Domna. Règne : 211-217 (et auparavant de manière conjointe avec Septime et Geta). Assassiné lors d'une campagne militaire.



GETA, fils biologique de Septime Sévère et Julia Domna. Règne conjointement avec son père et son frère de 209 à 211. Assassiné sur ordre de Caracalla.



MACRIN, issu de l'ordre équestre, prend le pouvoir après l'assassinat de Caracalla. Règne : 217-218. Renversé par les partisans d'Héliogabale.



HÉLIOGABALE, petit-neveu de Julia Domna, d'origine syrienne. Règne : 218-222. Assassiné par sa garde.



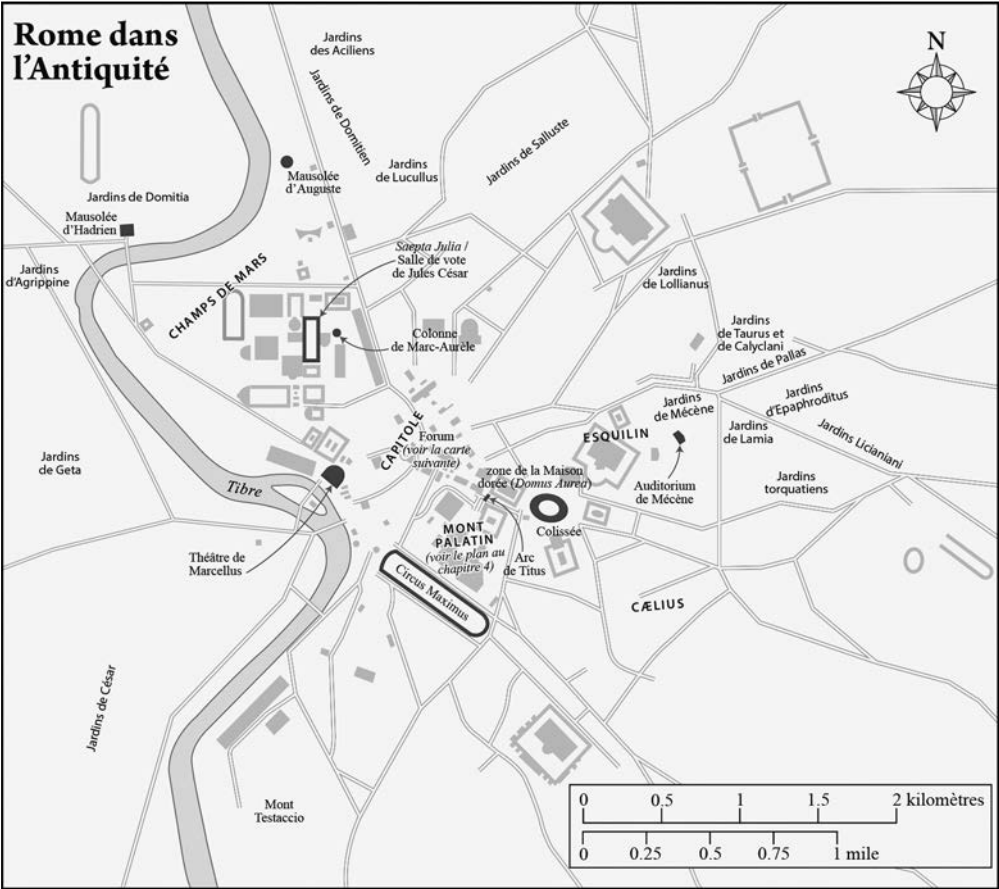
ALEXANDRE SÉVÈRE, cousin et fils adoptif d'Héliogabale, d'origine syrienne. Règne : 222-235. Assassiné lors d'une campagne militaire.



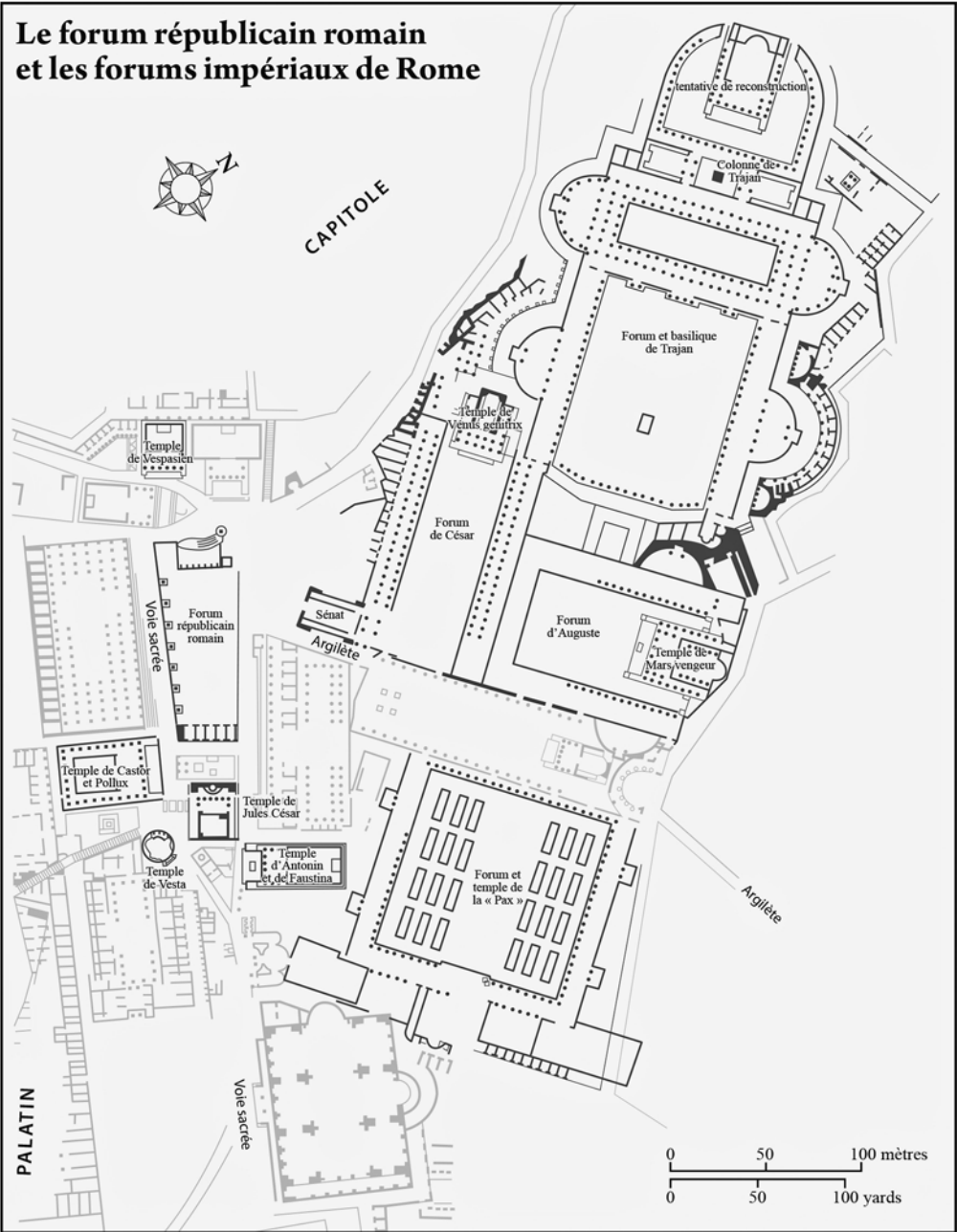




Rome dans l'Antiquité



Le forum républicain romain
et les forums impériaux de Rome



BIENVENUE...

... dans le monde des empereurs romains. Certains, comme Caligula et Néron, sont encore aujourd'hui synonymes d'excès, de cruauté et de sadisme désinvolte. D'autres, comme « l'empereur-philosophe » Marc Aurèle et ses *Méditations* (ou plutôt, ses *Pensées pour moi-même*), ont toujours la stature d'auteurs de best-sellers internationaux. Certains sont presque tombés dans l'oubli, même pour les spécialistes. Qui connaît aujourd'hui Didius Julianus, dont on disait qu'il avait acheté sa place sur le trône – un éphémère règne de quelques semaines – en 193 après J.-C., lorsque la garde impériale avait vendu aux enchères l'Empire au plus offrant ?

Imperator interroge les notions de réalité et de fiction dans l'histoire de ces dirigeants du monde romain antique. Nous y examinerons donc leurs faits et gestes, leurs motivations, et chercherons à comprendre pourquoi leur histoire est souvent racontée de façon si extravagante, parfois même choquante et macabre. Ce livre aborde les grandes questions du pouvoir, de la corruption et de la conjuration, mais il s'intéresse aussi aux aspects pratiques de la vie quotidienne de ces souverains. Que mangeaient-ils, et où ? Avec qui couchaient-ils ? Comment voyageaient-ils ?

Au fil de ces pages, nous croiserons de nombreux individus qui n'étaient pas empereurs et n'aspiraient pas à le devenir, mais sans lesquels le système impérial n'aurait jamais pu exister : aristocrates avisés, cuisiniers esclaves, secrétaires zélés, bouffons de la cour – et même un médecin ayant soigné l'angine d'un jeune prince. Nous rencontrerons également de nombreux hommes et femmes qui venaient faire part de leurs problèmes, petits et

grands, – à l’homme le plus haut placé dans la hiérarchie – qu’il s’agisse d’héritages spoliés ou de chutes aux conséquences fatales de pots de chambre depuis les fenêtres des étages supérieurs.

Toutefois, les personnages que j’ai choisis pour tenir le rôle principal sont les quelque trente empereurs, ainsi que leurs conjointes, qui régnèrent sur l’Empire romain, depuis Jules César (assassiné en 44 avant J.-C.) jusqu’à Alexandre Sévère (assassiné en l’an 235 de notre ère). Ces empereurs ne jouaient qu’un rôle relativement modeste dans mon ouvrage précédent, *SPQR*, qui raconte l’histoire de Rome sur une période de mille ans allant du VIII^e siècle avant J.-C. au III^e siècle après J.-C. Il y avait une très bonne raison à cela. Une fois que le premier empereur, Auguste, eut établi le système de gouvernement par un seul homme au I^{er} siècle avant notre ère, peu de choses changèrent dans l’ensemble pendant plus de deux cent cinquante ans : l’Empire romain ne s’agrandit presque pas, son mode d’administration resta plus ou moins le même, et la vie politique à Rome suivit le même schéma général. Mais dans cet ouvrage, je veux remettre les empereurs sur le devant de la scène. Bien sûr, je ne passerai pas en revue leur carrière une à une et me contenterai d’un clin d’œil aux personnages secondaires, tel Didius Julianus. Et je ne m’attends évidemment pas à ce que les lecteurs aient la biographie de tous les souverains en tête. Personne ne les connaît tous ; c’est pourquoi, à des fins de référence, vous trouverez un bref mais utile guide de l’ensemble des protagonistes évoqués, aux pages 7-9. Ce qui m’intéresse ici, c’est d’explorer ce que *signifiait* être un empereur romain. Je poserai donc quelques questions élémentaires : comment dirigeaient-ils dans la pratique le vaste territoire théoriquement sous leur contrôle ? Quelles interactions avaient-ils avec leurs sujets ? Est-il même possible de se faire une idée de ce que l’on ressentait lorsqu’on siégeait sur le trône ?

Vous trouverez moins de psychopathes dans *Imperator* que ce à quoi les représentations cinématographiques de la Rome impériale vous ont sans doute habitués. Loin de moi la volonté de nier que le monde romain était, selon nos critères, un espace d’une cruauté quasi inimaginable où l’on mourait de façon précoce. Sans même parler des centaines de milliers de victimes

innocentes emportées par la peste, les guerres inutiles ou l'effondrement des stades, le meurtre représentait une cause de mortalité non négligeable à Rome, car c'était le moyen par excellence de régler les différends, qu'ils fussent politiques ou autres. Les « allées du pouvoir », ainsi que beaucoup d'autres allées plus humbles de Rome, furent toujours ensanglantées. Mais serait-il logique que l'Empire romain ait survécu si longtemps en tant que système s'il avait été dirigé par une série d'autocrates dérangés ? Ce qui m'intéresse davantage, ce sont les circonstances dans lesquelles ces histoires de folie sont nées, la façon dont les affaires de l'Empire étaient réellement menées, et les craintes véritables des Romains, qui ne portaient pas tant sur les (prévisibles) effusions de sang que sur l'impression déstabilisante que le règne de leurs empereurs pouvait n'être qu'une étrange dystopie bâtie sur la tromperie et la duperie.

Aucun règne ne permet de mieux saisir ces craintes que celui d'Héliogabale, empereur que l'on ressuscite à l'occasion, mais qui est en général presque tombé dans l'oubli. C'est avec lui que nous faisons débiter *Imperator*.

Mary Beard, Cambridge, décembre 2022

PROLOGUE

DÎNER AVEC HÉLIOGABALE

L'hôte meurtrier

Héliogabale (également appelé Élagabal), adolescent syrien, fut empereur de Rome à partir de 218 après J.-C. et jusqu'à son assassinat en 222. Pour ses convives, c'était un hôte mémorable : extravagant, inventif et parfois sadique. Les menus de ses banquets étaient audacieux, selon les auteurs anciens. Parfois, les aliments servis répondaient à un code couleur précis : tout en vert, ou tout en bleu. À d'autres occasions, les mets proposés étaient exotiques, ou répugnants, même pour les palais romains les plus raffinés (talons de chameau, cervelle de flamant rose, foie gras servi à ses chiens de compagnie). Quelquefois, donnant libre cours à son humour mauvais, ou simplement puéril, il invitait à ses dîners des groupes « thématiques » : huit chauves, huit borgnes, huit hommes souffrant de hernies, ou huit obèses qui suscitaient les rires cruels lorsqu'ils ne parvenaient pas à tous s'asseoir sur la même banquette.

Parmi les autres divertissements de ces soirées, citons les coussins péteurs (les tout premiers avérés dans la culture occidentale) qui se dégonflaient progressivement sous le poids des convives, lesquels finissaient par terre ; les faux aliments, en cire ou en verre, servis aux invités les moins importants, qui étaient donc contraints de passer la soirée à regarder, ventre gargouillant, leurs supérieurs manger le véritable repas ; et les lions, léopards et ours

apprivoisés lâchés parmi les festoyeurs endormis qui se remettaient des excès de la soirée précédente – surprise si grande que certains en mouraient au réveil, non d’avoir été mis en pièces par l’une de ces bêtes féroces, mais simplement de frayeur. Anecdote tout aussi funeste et qui frappa l’imagination du peintre du XIX^e siècle Lawrence Alma-Tadema : Héliogabale aurait un jour déversé sur ses compagnons de fête des quantités si généreuses de pétales de fleurs que les invités en furent étouffés et asphyxiés (pl. 1).



1. Buste en marbre d’Héliogabale. Le jeune empereur, encore adolescent, est représenté avec de longs favoris et un soupçon de moustache. Il n’a rien du monstre décrit dans les récits littéraires inspirés de son règne.

Les défauts de l’empereur ne se limitaient pas à ces pratiques douteuses. Il était apparemment si extravagant qu’il ne portait jamais deux fois la même

paire de chaussures (étrange écho à Imelda Marcos, ancienne « première dame » des Philippines, qui aurait eu plus de trois mille paires de chaussures dans ses placards). Avec une maestria perverse et dispendieuse, il remplissait ses jardins d'été de neige et de glace en provenance des montagnes, et ne mangeait du poisson que lorsqu'il se trouvait à de nombreux kilomètres de la mer. Entre deux excentricités, il aurait foulé aux pieds les convenances religieuses en *épousant* une vierge vestale, l'une des plus augustes prêtresses romaines tenues à la virginité sous peine de mort. Autre transgression religieuse, il aurait initié une révolution subversive, bien que de courte durée, en remplaçant Jupiter, le dieu principal de Rome, par « Élagabal », dieu de sa ville natale d'Émèse (l'actuelle Homs en Syrie) qui inspira le nom par lequel l'empereur est presque universellement connu – un nom plus court et percutant que « Marcus Aurelius Antoninus », son titre officiel. Il ne fut pas non plus sans déroger aux normes traditionnelles de sexe et de genre. Plusieurs récits mentionnent son goût pour le travestissement et le maquillage, voire sa tentative de changement de genre par la chirurgie. Dion Cassius, auteur contemporain d'une imposante histoire de Rome en quatre-vingts volumes (des origines au III^e siècle de notre ère), affirme que l'empereur « demanda aux médecins de lui donner des parties intimes féminines au moyen d'une incision ». De nos jours, Héliogabale est parfois salué comme un pionnier transgenre qui aurait radicalement défié les trop rigides stéréotypes binaires. La plupart des Romains pensaient probablement qu'il mettait leur monde sens dessus dessous.

Les récits anciens consacrés à son règne déroulent, page après page, la liste faramineuse des déroutantes excentricités de l'empereur, de ses subversions déconcertantes et de ses odieuses cruautés – avec, en tête de certaines listes, le sacrifice d'enfants. Ces anecdotes, et d'autres du même genre, sont l'un des points de focalisation de notre ouvrage. D'où viennent-elles ? Dans quelle mesure les habitants ordinaires de l'Empire romain les connaissaient-ils ? Qui se plaignait des fêtes d'Héliogabale, et pourquoi ? Enfin, véridiques ou non, que nous apprennent ces histoires sur les empereurs romains et, plus généralement, sur les Romains ?

Images de l'autocratie, hier et aujourd'hui

Héliogabale n'est pas un nom très connu, même si ses méfaits (ou, si l'on préfère, ses tentatives acharnées de repousser les limites des conventions romaines) ont inspiré bon nombre d'écrivains, de militants et d'artistes modernes, parmi lesquels – en plus d'Alma-Tadema – on peut citer Edgar Allan Poe, Neil Gaiman et Anselm Kiefer. Ses crimes et délits surpassent de loin ceux attribués aux méchants de l'Empire romain plus célèbres et anciens que lui : que ce soit Néron, qui jouait de la lyre pendant que la ville de Rome était en flammes ; Domitien, qui embrochait des mouches avec son poinçon pour passer le temps ; ou, dès la fin du II^e siècle de notre ère, Commode, l'antihéros du film *Gladiator*, qui prenait pour cible le public du Colisée avec son arc et ses flèches. Les récits des horreurs perpétrées par Héliogabale sont pires encore. Peut-on les prendre au pied de la lettre ?

« Pas vraiment », répond-on généralement. Même le biographe romain d'Héliogabale, qui écrivait près de deux siècles après la mort de l'empereur – et qui est à l'origine de la plupart des détails les plus sordides sur ses divertissements festifs et ses lubies alimentaires –, reconnaissait que certaines des anecdotes invraisemblables qu'il relayait étaient très probablement des inventions, échafaudées après l'assassinat de l'empereur par ceux qui voulaient s'attirer les faveurs de son rival et successeur sur le trône. Les historiens d'aujourd'hui, plus scrupuleux, traitent avec une grande prudence ces histoires à dormir debout. En tâchant de démêler le vrai du faux, ils extraient parfois de cette matière confuse une information précieuse que d'autres sources semblent recouper par ailleurs (la présence, par exemple, du nom de la vierge vestale sur des pièces frappées sous le règne d'Héliogabale suggère une forme de lien entre eux, même s'il ne s'agit pas forcément d'un mariage). Mais le plus souvent, il ne reste pas grand-chose d'autre que les dates de règne et quelques éléments très sommaires. Par ailleurs, ces historiens mettent en garde, à juste titre, contre la tentation d'interpréter comme préjudiciables des activités relativement innocentes. Selon le regard que l'on pose globalement sur l'empereur, les dîners monochromes susmentionnés peuvent par

exemple être présentés soit comme la manifestation méprisable d'un luxe décadent, soit au contraire comme une forme de gastronomie particulièrement – ce qui est tout aussi envisageable. Ce qu'il faut retenir, toutefois, c'est l'âge d'Héliogabale. Il n'avait que quatorze ans lorsqu'il monta sur le trône, et dix-huit lorsqu'il fut assassiné. Des coussins péteurs, peut-être ; des calculs politico-religieux, c'est peu probable.

L'histoire sérieuse, cependant, ne se limite pas aux simples faits. J'essaie, quant à moi, d'observer sous différents angles ces empereurs romains – qu'il s'agisse de sages et bienveillants hommes d'État ou de tyrans juvéniles, d'aspirants philosophes ou de gladiateurs amateurs, de personnages célèbres ou oubliés – et de répondre à des questions aussi basiques que celle-ci : pourquoi un si grand nombre d'entre eux finirent, comme Héliogabale, tués par le couteau d'un assassin ou par un champignon mortel ? Dans ce type d'exploration, les exagérations, fictions et mensonges ancrés de longue date jouent un rôle important. La boîte à outils dont dispose le peuple pour se faire une image de ses dirigeants, les juger, caractériser le pouvoir d'un autocrate et marquer la distance entre « eux » et « nous », a toujours fait la part belle aux fantasmes, rumeurs, calomnies et légendes urbaines.

Ainsi, les bruits qui courent au sujet des trois mille paires de chaussures d'Imelda Marcos (dont, étrangement, peu ont été retrouvées) visent d'abord à dénoncer un monde de privilèges ahurissants et vains qu'à documenter la passion d'une femme riche pour les chaussures. À une échelle plus modeste, les rumeurs selon lesquelles les corgis choyés de la reine Élisabeth II mangeraient leur nourriture dans des bols en argent massif offrent un point d'ancrage pour mesurer la différence, dans l'expérience quotidienne, entre une vie « royale » et la nôtre, tout en s'autorisant une plaisanterie inoffensive sur la folie du faste déployé au palais.

Les récits invraisemblables dont regorgent les descriptions anciennes du règne d'Héliogabale, quelle que soit leur origine, apportent l'un des plus précieux témoignages que nous ayons sur la représentation que se faisaient les Romains du pire empereur possible. Ces affabulations et flagrantes exagérations fonctionnent presque comme une loupe qui exposerait et grossirait démesurément les « mauvais » aspects d'un « mauvais » dirigeant romain.

Certains de ces défauts sont assez prévisibles, sans doute : les actes de cruauté et d'humiliation, notamment, qu'il s'agisse des sacrifices d'enfants, ou juste du spectacle de ces malheureux obèses incapables de s'entasser sur une seule et même couche, en passant par l'étalage obscène du luxe (les chiens d'Héliogabale se régaland d'un savoureux foie gras, même s'il ne leur était pas servi dans des plats en argent). Mais derrière ces anecdotes apparemment grotesques sur les excentricités de l'empereur se cachent les terreurs, très différentes mais non moins saisissantes, que suscitait l'autocratie.

L'idée d'un pouvoir sans limites inspirait en effet de nombreuses craintes. Les anecdotes étranges sur les caprices d'Héliogabale, qu'il s'agisse de décorer ses jardins d'été avec de la glace et de la neige – ou de ne consommer de produits de la mer que lorsqu'il en était loin – ou encore, d'après une autre histoire, de vivre et travailler la nuit, et de dormir le jour – dénoncent bien davantage qu'une décadence excentrique et coûteuse (en bref, le syndrome de « l'homme qui a déjà tout »). Elles posent aussi la question de savoir où s'arrête la domination de l'empereur et dressent de lui le portrait d'un souverain tentant de soumettre la nature elle-même à sa volonté, perturbant l'ordre naturel des choses (de la glace en été ?) et réorchestrant selon son bon plaisir le temps, les lieux et, qui plus est, les catégories de sexe biologique. Héliogabale n'était pas le premier à susciter de telles craintes. Deux cent cinquante ans plus tôt, l'un des détracteurs de Jules César – l'homme politique, républicain, philosophe et homme d'esprit Cicéron – disait de celui-ci, sur le ton de la plaisanterie acerbe, qu'il avait même forcé les étoiles du ciel à lui obéir.

Mais ce n'était là qu'un aspect du monde dystopique d'Héliogabale, qui était surtout un véritable cauchemar de faux-semblants dans lequel la vérité et le mensonge se confondaient sans cesse. Il ne fallait jamais se fier aux apparences. La générosité spectaculaire de l'empereur pouvait s'avérer fatale, sa bonté pouvait littéralement tuer – tel était le sens du message véhiculé par l'extravagante pluie de pétales de roses. Et les mets appétissants servis aux dîners du palais se révélaient n'être, pour les convives tout au bas de l'échelle, que répliques immangeables, bien qu'habilement imitées. À l'inverse, le faux pouvait aussi se transformer en vrai. Dans un étrange aparté, le biographe d'Héliogabale affirme que lorsque l'adultère était

représenté sur scène, l'empereur insistait pour qu'il soit effectué « pour de vrai ». Cette irruption de sexe en direct pimentait sans nul doute le spectacle. Mais ce qui devait être particulièrement déboussolant, c'était que l'empereur ne cessait d'inverser fiction et réalité, créant un monde sens dessus dessous dans lequel nul ne pouvait savoir qui jouait la comédie ou non. Toute autocratie corrompue n'est que fumée et miroirs déformants. Comme le résumait son biographe romain, Héliogabale menait « une vie factice ».

L'effet de loupe apporté par ces récits nous aide à percevoir plus clairement les inquiétudes qui entouraient le pouvoir impérial à Rome. Elles ne se limitaient pas uniquement à sa capacité de tuer. Le pouvoir de l'empereur ne s'arrêtait devant rien. Il détraquait les sens et prospérait dans une atmosphère de chaos infernal.

Une histoire d'empereurs

Au fil des pages qui vont suivre, je reconvoquerai de temps en temps Héliogabale, notamment pour expliquer comment un adolescent originaire de Syrie en vint à occuper le trône impérial (un Romain répondrait, de façon relativement prévisible, que c'était le résultat des intrigues de sa mère et de sa grand-mère). Et je reviendrai également sur les fantasmes (dystopiques et autres) qui entouraient la cour romaine dans l'Antiquité, en examinant de plus près les histoires abracadabrantes que les Romains racontaient sur leurs empereurs. Je porterai mon attention sur la mention des souverains romains dans des plaisanteries scabreuses, des saynètes satiriques et des anecdotes aussi farfelues que toutes celles qui circulaient au sujet d'Héliogabale. Nous verrons même des empereurs apparaître sous diverses formes dans les rêves de leurs sujets (ce qui n'était pas toujours bon signe : « rêver d'être empereur prédit la mort au malade », mettait en garde un oniromancien du II^e siècle de notre ère).

Mais tout ceci ne constituera qu'une partie de cet ouvrage. À côté des « empereurs de l'imaginaire », j'aborderai les questions plus pragmatiques

de la vie quotidienne de ces souverains romains, des âpres réalités de la politique, des exigences de la sécurité militaire et des aspects routiniers de la gestion d'un vaste empire, souvent éclipsés par toutes ces anecdotes saisissantes placées sous le signe de la cruauté et du luxe. Je m'interrogerai sur la paperasserie et l'administration, la gestion des comptes, les embauches et licenciements. Dans quelle mesure l'empereur s'impliquait-il lui-même dans toutes ces tâches ? Qui étaient les membres de son personnel et de son réseau de soutiens ? Ses épouses, ses héritiers, ses secrétaires, ses comptables, ses cuisiniers, ses clowns ? Et qu'en était-il lorsqu'il n'avait que quatorze ans ?

Nous découvrirons un autre stéréotype, puissant mais très différent, relatif au comportement impérial : l'empereur romain présenté non pas comme un dangereux libertin mais comme un bureaucrate besogneux. Tous deux seront les têtes d'affiche de cet *Imperator*.

Une vie de travail

Héliogabale était le vingt-sixième empereur romain, plus ou moins (selon que l'on prend en compte ou non certains usurpateurs malheureux). Les empereurs allaient et venaient, et nombre d'entre eux sont aujourd'hui oubliés. Certains ont laissé une trace singulière dans la culture occidentale. Caligula (au pouvoir de 37 à 41 de notre ère) s'est définitivement ancré dans la mémoire collective en proposant d'accorder une des plus hautes fonctions politiques à son cheval favori ; Hadrien (qui régna de 117 à 138) reste dans les esprits pour avoir construit son « mur » dans le nord de l'Angleterre. Mais rares sont ceux qui, de nos jours, ont entendu parler de Vitellius (boulimique notoire qui régna quelques mois en 69) ou du très strict Pertinax (au règne tout aussi bref, en 193), ou même d'Héliogabale. Tous ne laissèrent pas un souvenir impérissable.

Ces hommes (aucune « impératrice » n'occupa jamais le trône) régnaient sur un vaste territoire qui s'étendait, à son apogée, de l'Écosse au Sahara, et du Portugal à l'Irak, avec une population estimée à environ 60 millions d'habitants au total. Les empereurs faisaient les lois, menaient les guerres,

prélevaient les impôts, arbitraient les litiges, commanditaient les constructions et les divertissements, et inondaient le monde romain de leurs portraits – tout comme les visages des dictateurs modernes placardés par milliers partout dans leurs pays. Ils possédaient et exploitaient personnellement de vastes régions de l'Empire – fermes commerciales, marais à papyrus, mines d'argent... –, et certains d'entre eux faisaient de longs voyages dans le but de l'explorer et de l'admirer (et pas seulement pour y chercher la gloire militaire et récolter les bénéfices de la guerre). Aujourd'hui, les touristes se massent aux abords de la ville de Louxor, sur le Nil, pour contempler deux statues égyptiennes colossales datant de 1350 avant notre ère. Ils s'assemblent exactement à l'endroit où Hadrien et sa suite se tinrent en 130 après J.-C., également dans le cadre d'un voyage touristique. Les accompagnateurs de l'empereur gravèrent leurs propres réactions admiratives (des vers composés pour l'occasion) sur les jambes de l'une des statues : une sorte de « J'étais ici », à la façon de l'élite romaine (fig. 64, p. 323).

La manière exacte dont l'empereur exerçait son contrôle en pratique reste une énigme. Hormis les troupes militaires stationnées dans certaines « zones sensibles », on ne comptait qu'un nombre réduit au minimum de hauts administrateurs répartis selon un maillage très lâche dans l'ensemble de l'Empire (il y en avait à peu près un pour 330 000 habitants). Dans l'ensemble, le contrôle devait donc être plutôt léger, par rapport à celui exercé par certains empires modernes. Et les vastes distances à parcourir, ainsi que le temps – plusieurs mois, parfois – que devaient mettre les informations ou les instructions de base pour parvenir du centre à certaines des régions les plus éloignées du monde romain (et vice versa), rendaient sans doute impossible la micro-gestion quotidienne des territoires de l'Empire. Cela dit, plus on se rapproche de l'empereur romain lui-même, plus on constate les effets concrets de son travail.

Les auteurs anciens décrivent des dirigeants submergés par ce que nous appellerions aujourd'hui la « paperasserie » (même s'il ne s'agissait pour eux que de tablettes de cire et de papyrus). On raconte que lors des courses Jules César s'acquittait de sa correspondance tout en regardant la compétition, ce qui agaçaient le reste du public qui prenait cela comme une

insulte aux divertissements populaires. Vespasien, l'un des rares empereurs ayant eu la chance de mourir dans son lit en 79 de notre ère, se levait avant l'aube pour lire les lettres et rapports officiels qu'il recevait. Le successeur d'Héliogabale, Alexandre Sévère, était apparemment si dévoué à son travail qu'il gardait un ensemble de dossiers militaires dans ses appartements privés afin de « passer en revue les budgets et les déploiements de soldats lorsqu'il était seul ». Mais les tâches administratives ne représentaient qu'une partie du travail de l'empereur. On attendait de lui qu'il soit accessible à ses sujets, tant en personne que sur le papier. Cette idée est résumée dans une anecdote au sujet d'Hadrien qui, lors d'un voyage, fut interpellé par une femme sollicitant une faveur. L'empereur lui ayant répondu qu'il n'avait pas le temps, elle rétorqua sèchement : « Cesse donc d'être empereur, alors », et il écouta ce qu'elle avait à dire.

Il nous faut traiter ces récits avec précaution. À l'évidence, certains empereurs durent travailler davantage que d'autres. Tout système autocratique possède son George VI assidu (père d'Élisabeth II, homme modeste et dévoué à sa famille) ainsi que son flamboyant Édward VII (et son cortège de maîtresses et de devoirs négligés). Mais il ne faut jamais partir du principe que les récits qui font état d'une administration austère et rébarbative sont forcément plus dignes de confiance que ceux qui parlent de faste et d'excès. Ils ont eux aussi une part fortement idéologique en ce qu'ils contribuent à fabriquer l'image d'un empereur parfait. L'anecdote d'Hadrien interpellé par cette femme est en fait un récit que l'on retrouve raconté de manière quasi identique à propos de certains souverains antérieurs du monde grec, ce qui laisse entendre qu'elle renvoyait, dans l'Antiquité, au cliché du « bon monarque ». Néanmoins, certains des documents les plus extraordinaires qui nous sont parvenus de la Rome antique viennent renforcer cette impression générale. Il s'agit des traces écrites témoignant des décisions prises par les empereurs en réponse aux requêtes, pétitions et appels à l'aide de leurs sujets ou des conseils municipaux partout dans l'Empire – parfois gravées dans la pierre (probablement par un pétitionnaire ayant obtenu gain de cause et désireux de célébrer cette heureuse issue), d'autres fois copiées sur papyrus ou rassemblées dans d'austères et anciennes compilations de

décisions juridiques. Ce qui est frappant, c'est de constater à quel point les problèmes soumis à la résolution de l'empereur étaient en fait locaux ou futiles (sauf bien sûr pour les parties concernées).

L'affaire dite « de la chute du pot de chambre » n'est qu'un exemple parmi d'autres. En l'an 6 avant notre ère, l'empereur Auguste fut prié de trancher un litige épineux dans la ville de Knidos (Cnide), sur la côte de l'actuelle Turquie. Au cours d'une querelle entre deux familles locales, l'un des protagonistes avait trouvé la mort. Ayant pris part à une mauvaise échauffourée devant la maison de ses rivaux, il avait reçu sur la tête un pot de chambre lâché depuis l'étage par un esclave (qui avait peut-être, ou pas, eu l'intention de n'en verser que le contenu). Les autorités locales voulaient poursuivre les propriétaires de l'esclave pour homicide, mais Auguste, selon le texte de son jugement qui nous est parvenu, fut d'un avis contraire : qu'il soit accidentel ou non, ce meurtre relevait de la légitime défense. Presque exactement trois cents ans plus tard, l'empereur de l'époque, en voyage dans la région du Danube, fut confronté à des centaines de dilemmes et de litiges personnels à résoudre ; ceux-ci allaient de la demande d'indemnisation réclamée par une femme dont la vache qu'elle avait louée avait été tuée lors d'une « invasion ennemie », à un litige délicat sur la responsabilité financière après la collision de deux bateaux fluviaux, en passant par la plainte d'un homme qui intentait un procès pour non-paiement des honoraires qu'il réclamait pour la prostitution de sa femme (heureusement, ce dernier fut débouté sans ménagement). Nous ignorons si c'était l'empereur lui-même qui s'occupait de démêler toutes ces subtilités juridiques. Il devait sans doute le faire de temps en temps et, d'autres fois, se contenter de signer les verdicts élaborés par son personnel (je n'imagine pas le jeune Héliogabale en faire davantage). Mais quel que soit l'auteur de cette tâche, une chose est sûre : c'était bien l'empereur qui était *perçu* comme l'arbitre.

Ces affaires sont un antidote utile aux représentations cauchemardesques du pouvoir impérial. Elles rappellent que, si certains ont pu considérer les empereurs comme les orchestrateurs d'un monde dystopique et terrifiant, d'autres voyaient en eux une solution à leurs problèmes – aussi prosaïques que la perte de leur vache. Elles nous assurent également qu'un ouvrage qui

se donne pour sujet la figure de l'empereur ne portera pas seulement sur les hommes des échelons les plus élevés de l'élite. Loin de là. De manière paradoxale, c'est peut-être à travers les yeux de l'empereur et dans ses interactions avec ses sujets que l'on voit apparaître avec le plus de netteté et dans leurs plus amples détails les gens ordinaires de Rome et de son empire, eux qui restent si souvent invisibles. *Imperator* parle des gouvernants et des gouvernés.

Textes et traces impériaux

Les archives faisant état des décisions des empereurs – qui offrent une vision saisissante de la vie ordinaire (et de ses difficultés) dans l'Empire romain – ne sont que quelques-uns des textes et documents anciens que je souhaite délivrer de la salle de conférences et du séminaire de recherche. Bien sûr, certains des classiques les plus connus de la littérature antique guideront également notre exploration : en tout premier lieu, Tacite, dont les *Annales* et les *Histoires* écrites au II^e siècle, peu de temps après la période qui nous intéresse, dressent un portrait des souverains du I^{er} siècle, véritable dissection cynique de la corruption de l'autocratie qui n'a jamais été surpassée depuis ; et, à peu près à la même époque, Suétone, l'initié du palais (il fut employé aux archives et au secrétariat impériaux sous les empereurs Trajan et Hadrien), dont les biographies hautes en couleur des premiers « douze Césars » – de Jules César à l'empereur Domitien et sa manie d'embrocher les mouches – ont été au cours des cinq derniers siècles un véritable manuel de la période pour les historiens. Mais je mettrai aussi sous les feux de la rampe des œuvres beaucoup moins connues, mais plus étranges et surprenantes, et rendrai hommage à la richesse du matériel littéraire qui nous est parvenu. Le périlleux processus de copie, de recopie, de conservation méticuleuse et, pour finir, d'impression et de publication qui a fait passer les mots des auteurs romains anciens du stylet et du rouleau à la page ou l'écran, a préservé un éventail de documents beaucoup plus large que nous ne l'imaginons généralement.

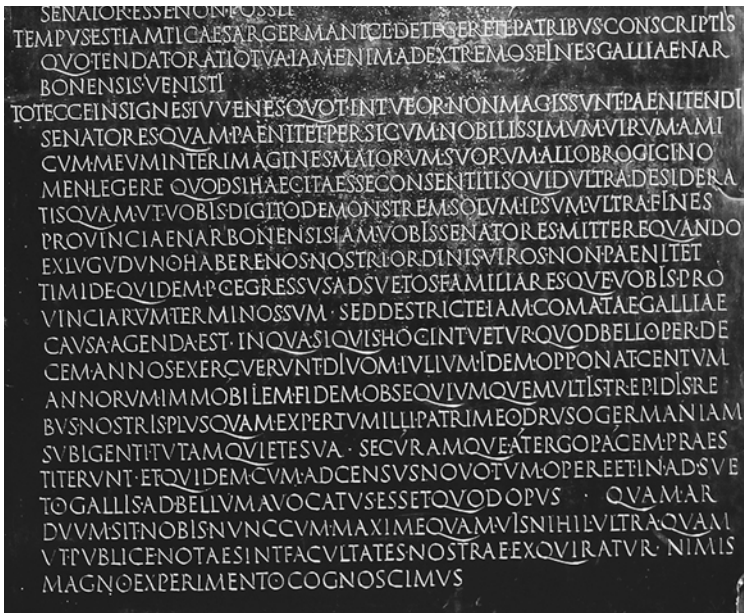
Certains de ces documents étaient destinés à faire rire. Nous disposons ainsi d'une mini-collection de blagues impériales – Auguste, par exemple,

taquinait sa fille Julia qui s'arrachait les cheveux blancs – et de satires de différents types. Parmi celles-ci, citons une saynète composée par l'empereur Julien au IV^e siècle sur ses prédécesseurs (dans laquelle Héliogabale apparaît en simple figurant, surnommé « le joli garçon d'Émèse »), ainsi qu'un pamphlet hilarant, écrit par Sénèque, le tuteur de Néron, qui tourne en ridicule l'idée de diviniser l'empereur Claude après sa mort en 54 (on y voit le vieil empereur, un peu déboussolé, grimper non sans mal le mont Olympe jusqu'à la demeure des « véritables » dieux, d'où il est aussitôt renvoyé sans ménagement).

Certains de ces textes nous emmènent derrière le décor de manière inattendue. Un manuel écrit par un professeur de rhétorique grec dispense ainsi des conseils quant à la meilleure façon de s'adresser à un empereur, en cas de besoin. On trouve chez le philosophe Épictète, qui fut l'esclave du secrétaire de Néron, des observations sur la vie à la cour (dont une évocation glaçante des soldats œuvrant comme agents en civil infiltrés parmi la population). Les médecins impériaux du palais nous ont laissé des descriptions non seulement des maux de gorge de leurs illustres patients, mais aussi de leurs problèmes de ventre et de leurs régimes médicamenteux – autant de notes d'observation que l'on peut toujours consulter et étudier, deux mille ans plus tard. Et nous pouvons encore parcourir un recueil des rapports envoyés au II^e siècle de notre ère à l'empereur de Rome par Pline, fonctionnaire en poste à des centaines de kilomètres de là, sur la côte de la mer Noire, dans lesquels il expose les problèmes de toutes sortes auxquels il est confronté – et qui vont des difficultés que lui font certains chrétiens au délabrement des thermes, en passant par son inquiétude devant les dépenses excessives engagées pour la construction précipitée d'un théâtre.

D'autres écrits parvenus jusqu'à nous sont presque plus étranges qu'on ne l'aurait imaginé. La *Vie* d'Héliogabale, par exemple, avec ses fantasmes et ses exagérations qui en disent long sur le mode de vie du « joli garçon », fait partie d'un ensemble de plus de cinquante biographies d'empereurs, d'usurpateurs, d'héritiers et autres prétendants, qui vont d'Hadrien en 117 après J.-C. à un quidam assoiffé de sang qui mourut en 285. Bien que la plupart de ces « vies » individuelles soient très brèves (dans notre

vocabulaire d'aujourd'hui, on parlerait davantage de « profils » que de « biographies »), l'ensemble représente plusieurs centaines de pages (au format actuel) et porte le titre d'*Histoire Auguste* (ou *Historia Augusta*). Celle-ci se présente comme une œuvre collective rédigée à la toute fin du III^e siècle par six auteurs différents, aux noms relativement pompeux : Trebellius Pollio, Flavius Vopiscus de Syracuse, etc. L'analyse minutieuse de la langue et du style a toutefois montré qu'il n'en était rien : le recueil a été écrit par une seule personne (inconnue), une centaine d'années plus tard que ce qu'il prétend. À ce titre, il est l'un des grands mystères de la littérature antique. Pourquoi une telle supercherie ? S'agit-il d'un faux ? D'une plaisanterie ou d'une satire un peu trop longue ? Ou d'une expérience radicale de récit pseudo-historique ? Quelle que soit la réponse, il se situe ostensiblement à la frontière entre l'histoire et la fiction.



2. Partie du texte gravé sur bronze trouvé à Lyon au XVI^e siècle, reproduisant le discours de Claude au Sénat, qui préconisait l'octroi de droits politiques accrus aux Gaulois. L'écriture, d'une clarté exceptionnelle, permet de bien distinguer les mots. La première ligne de cet extrait commence par « *TEMPUS EST* » (« il est temps »). Voir p. 266.

Des milliers de documents originaux viennent ajouter à la richesse et à la variété des récits sur les empereurs romains. Certains furent gravés dans la pierre et le bronze pour être exposés au public, d'autres furent griffonnés sur des papyrus et conservés dans le sable d'Égypte avant d'être déterrés au cours du siècle dernier par les archéologues, en quantités considérables (beaucoup n'ont toujours pas été lus). Nous disposons ainsi du texte gravé sur bronze d'un discours prononcé en 48 après J.-C. par l'empereur Claude qui défendait l'attribution d'un rôle politique plus important aux hommes originaires de Gaule, tout en gratifiant son auditoire d'une brève histoire de Rome. Et l'on peut encore lire sur papyrus la transcription de l'adresse prononcée par Germanicus, prince impérial et père de l'empereur Caligula, devant la foule d'Alexandrie, dans laquelle il déclarait, entre autres choses, que sa « mamie » (mieux connue sous le nom de Livie, épouse d'Auguste, et dont la réputation était bien plus redoutable que ne le suggérait le terme « mamie ») lui manquait. On entrevoit aussi ce qui se passait dans l'intimité des puissants à travers les épitaphes d'une centaine de membres du personnel de Livie (dont une masseuse, des habilleuses, un peintre et même un laveur de vitres), ou encore les courriers mécontents d'un fonctionnaire en Égypte qui éprouvait de terribles difficultés à rassembler toutes les provisions nécessaires avant une imminente visite impériale.

Le monde matériel des empereurs nous est également accessible. On peut aujourd'hui encore se promener dans leurs palais, non seulement sur le mont Palatin au cœur de Rome (à l'origine du mot « palais »), mais aussi dans leurs jardins d'agrément situés à la périphérie de la ville et dans leurs résidences hors de Rome. L'une d'elles, la Villa d'Hadrien à Tivoli, à une trentaine de kilomètres de Rome, couvrait avec son parc, ses différents bâtiments de logement, ses multiples salles à manger et bibliothèques presque deux fois la superficie de la Pompéi antique. Le terme « villa » est un euphémisme flagrant : l'ensemble s'apparente plutôt à une petite ville privée. En plus de déambuler chez les souverains, on peut aussi regarder leurs portraits dans les yeux. Ceux qui nous sont parvenus ne représentent qu'une fraction de la somme considérable qui existait autrefois – on estime raisonnablement que le monde romain comptait à l'origine entre vingt-cinq mille

et cinquante mille statues de l'empereur Auguste à lui seul. Mais des milliers de ces portraits garnissent encore les salles et réserves de nos musées ; ils sont de toutes sortes, de toutes formes et de toutes tailles. Les habitants de l'Empire romain mangeaient même des biscuits décorés de portraits d'empereurs (c'est du moins ce que laissent penser des moules à pâtisserie que l'on a retrouvés). Vers 200 après J.-C., une dame romaine alla plus loin encore : elle se fit faire des boucles d'oreilles en or frappées à l'effigie de l'empereur Septime Sévère, l'un des prédécesseurs d'Héliogabale.



3. & 4. Deux emplacements inattendus pour une image de l'empereur.

À gauche, la réplique moderne d'un moule à pâtisserie antique (peut-être destiné à confectionner les biscuits distribués lors des fêtes religieuses), montrant un empereur debout sur un char lors de son défilé triomphal (p. 67-68), couronné par la déesse Victoire. Voir aussi la fig. 12, p. 68. À droite, l'empereur sur une boucle d'oreille (à l'origine, le crochet était sans doute incliné de façon que le portrait ne pende pas à l'envers).

Il reste bien sûr toute une série de questions sur le monde des empereurs auxquelles nous sommes incapables de répondre, faute de sources (par exemple, le point de vue des femmes sur ce monde, ou le fonctionnement détaillé des finances impériales). Mais j'espère que dans l'ensemble, en

refermant ce livre, les lecteurs ne seront pas frustrés par *le peu* que nous connaissons de ces souverains d'il y a deux mille ans, mais émerveillés par *tout ce que nous en savons*.

Quels empereurs ?

De nombreux empereurs régnèrent après Héliogabale. En fait, si nous nous concentrons sur la partie orientale de l'Empire, dont la capitale finit par s'établir à Constantinople (l'actuel Istanbul) au IV^e siècle après J.-C., on constate une succession ininterrompue de souverains romains jusqu'en 1453, date à laquelle la ville tomba aux mains des Ottomans. *Nous* considérons ces souverains tardifs comme des Byzantins. *Eux* se considéraient comme des Romains. Mais dans cet ouvrage, je n'irai pas beaucoup plus loin que le cousin, fils adoptif et successeur d'Héliogabale, Alexandre Sévère, celui-là même qui avait la réputation d'enchaîner les heures supplémentaires pour travailler sur ses dossiers militaires et les manœuvres de ses troupes. Lui aussi était un jeune empereur : monté sur le trône à l'âge de treize ou quatorze ans, il régna entre 222 et 235. En ouvrant ce livre avec les fondateurs du système autocratique à Rome (Jules César, assassiné en 44 avant J.-C., et son petit-neveu Auguste qui devint le premier empereur), je traiterai d'une période d'un peu moins de trois cents ans, du milieu du I^{er} siècle avant J.-C. au milieu du III^e siècle après J.-C., ce qui équivaut à un peu moins de trente empereurs.

Ces bornes chronologiques sont, dans une certaine mesure, arbitraires, et il m'arrivera de franchir les limites que je me suis fixées (je l'ai d'ailleurs déjà fait : les cas de la vache perdue et de l'épouse prostituée datent de la fin du III^e siècle de notre ère). Mais il y a des arguments de poids pour que je décide de m'arrêter là : les choses se transformèrent radicalement après Alexandre Sévère. Pendant le reste du siècle, les empereurs se succédèrent rapidement, dans un enchaînement de coups d'État militaires et de guerres civiles. Beaucoup étaient issus de milieux éloignés des échelons supérieurs de l'aristocratie romaine, et la géopolitique avait tellement évolué que bon nombre d'entre eux ne visitèrent même jamais la ville de Rome durant leurs

brefs, voire très brefs, règnes. À quelques usurpateurs malheureux près, il y eut autant d'empereurs dans les cinquante années qui suivirent la mort d'Alexandre Sévère que durant les presque trois siècles qui la précédèrent. Un changement de style et de caractère bien illustré par l'histoire du successeur d'Alexandre, Maximin I^{er} (« le Thrace »), dont on disait qu'il était le premier empereur à ne pas savoir lire et écrire. Il s'agissait peut-être davantage d'une insulte partielle que d'une observation exacte. Mais avérée ou non, elle témoigne d'un monde nouveau.

Entre les règnes d'Auguste et d'Alexandre Sévère, la stabilité de la politique et de la géopolitique romaines fut telle qu'un individu qui se serait, par exemple, endormi en l'an 1 avant notre ère et réveillé deux siècles plus tard aurait toujours reconnu le monde autour de lui. Après Auguste, les conquêtes continuèrent à être célébrées avec exubérance, et plus que toutes les autres, celle commémorée par la colonne de Trajan érigée au début du II^e siècle à la gloire des victoires de ce dernier sur la Dacie (dans la région de l'actuelle Roumanie), monument qui servit de dernière demeure aux cendres de l'empereur. Mais la plupart de ces victoires n'ajoutaient pas grand-chose au territoire de l'Empire et entraînaient souvent plus de difficultés que de bénéfices (on pourrait à juste titre surnommer la Bretagne insulaire « l'Afghanistan de Rome »), ou alors les terres conquises étaient rapidement perdues à nouveau. Ces opérations militaires étaient des « projets de vanité », comme les a récemment qualifiées un historien, mais cette vanité eut un terrible coût en termes de vies humaines.

Bien sûr, il y eut des changements sous-jacents à long terme. En particulier, nous le verrons, la diversité géographique et parfois ethnique des empereurs ne cessa de s'accroître. Dans la première moitié du II^e siècle de notre ère, Trajan et Hadrien étaient tous deux originaires d'Espagne. Quelques décennies plus tard, Septime Sévère, « empereur africain », était né dans une région qui correspond à l'actuelle Libye (pl. 3). Héliogabale était le petit-neveu de l'épouse de Septime, la Syrienne Julia Domna, et c'est grâce à l'influence de la famille de cette dernière qu'il accéda au trône à la suite d'un coup d'État, sans doute orchestré par d'autres. Mais malgré toutes ces évolutions progressives, le travail qu'effectuaient Auguste et

Alexandre Sévère était peu ou prou le même, et ils étaient jugés selon les mêmes critères et les mêmes stéréotypes.

Les historiens, anciens et actuels, ont souvent raconté ces siècles impériaux dans les moindres détails, disséquant les rivalités de palais, les querelles, les affrontements entre factions, les campagnes militaires et les bras de fer politiques. Ils ont tenté de cerner les caractères des différents souverains, du bougon et hypocrite Tibère, successeur d'Auguste, à l'extravagant et irresponsable Néron, en passant par le tatillon Antonin le Pieux, ou son successeur, le philosophe Marc Aurèle. Les historiens d'aujourd'hui s'efforcent prudemment d'éclairer, pour leurs lecteurs, les méandres des dynasties, dont les complexes liens familiaux, les adoptions stratégiques (comme celle d'Alexandre Sévère par Héliogabale) et les mariages multiples sont presque impossibles à représenter sur un arbre généalogique classique. Ils apprécient le sel de nombre des invraisemblables anecdotes qui couraient au sujet de ces souverains, mais restent méfiants quant à leur exactitude ou cherchent à débusquer, sous l'anecdote, une vérité plus prosaïque (comme nous le verrons dans le chapitre suivant, la menace de Caligula d'accorder à son cheval de hautes fonctions n'était peut-être qu'une grossière plaisanterie qui s'était retournée contre lui).

Je goûte moi aussi ces récits hauts en couleur sur les empereurs romains et les manies excentriques qui les ont rendus mémorables, mais ces histoires me serviront à éclairer d'un jour nouveau le système impérial romain. Heureusement, ce livre n'est pas un inventaire de la vie de chacun des trente souverains énumérés l'un après l'autre. Une vie entière consacrée à l'enseignement et à la recherche sur la Rome antique m'a convaincue que ce genre de présentation détaillée (qu'il s'agisse d'un seul souverain, de douze ou plus) dissimule souvent autant qu'elle ne révèle. Après tout, avec leurs petites manigances conçues à la hâte, les intrigues de palais se ressemblent toutes, en général ; la distribution des rôles diffère, mais les mobiles – qu'ils soient douteux ou moralement élevés – restent les mêmes. Souvent, peu de choses distinguent un prince dévoyé d'un autre. Et les mêmes anecdotes scandaleuses, qui peuvent paraître si singulières et caractéristiques, sont régulièrement répétées, plus ou moins dans les mêmes

termes, au sujet de plusieurs empereurs. Je suis bien évidemment curieuse des raisons pour lesquelles certains empereurs sont restés dans l'histoire comme des monstres sadiques, tandis que d'autres font figure d'hommes respectables s'acquittant au mieux de leur tâche ; certains comme de généreux bienfaiteurs, et d'autres comme des hommes avarés et mesquins. Mais ce qui m'intéresse plus encore, au-delà de ces considérations, c'est d'avoir une vision globale de ce que représentaient l'autocratie et les autocrates à Rome, et de saisir ces dirigeants dans leurs *similitudes*, et pas seulement leur *différence*. En cela, je suis du même avis que Marc Aurèle, qui, dans ses *Pensées pour moi-même*, constatait qu'au fil des siècles le pouvoir d'un seul homme n'avait pas vraiment évolué : « Ces spectacles étaient tous pareils, seuls les acteurs ont changé. »

Imperator traite donc autant des « empereurs » (ou de « l'empereur » au singulier) comme catégorie que de chaque souverain en chair et en os. À cet égard, il reflète de manière quasi certaine l'opinion de la grande majorité de la population de l'Empire romain. Le caractère de l'homme sur le trône, ses défauts, ses préférences, devaient sans doute revêtir une importance capitale pour ceux qui étaient invités à ses dîners, ou pour les membres de l'élite qui étudiaient ou écrivaient les biographies impériales. Les empereurs n'étaient certes pas tous les mêmes. Mais pour la plupart des quelque 50 millions de personnes qui vivaient hors d'Italie, et pour un grand nombre de ceux qui résidaient sur la péninsule, c'était « l'empereur » qui était important, quel qu'il soit, et quel que soit le nom qu'il portait à l'époque. C'était « l'empereur » auquel ils faisaient appel pour régler leurs problèmes. C'était de « l'empereur » qu'ils rêvaient. Lorsqu'un empereur mourait ou était destitué, l'une des solutions couramment adoptées pour asseoir le nouveau régime consistait à resculpter ou à « adapter » les portraits en marbre de l'ancien homme sur le trône pour qu'ils correspondent aux traits de son successeur. Il y avait sans doute plusieurs raisons à cela : volonté d'économiser l'argent qu'aurait coûté une sculpture toute neuve, ou désir d'effacer littéralement les traits du prédécesseur. Mais le message sous-jacent était qu'il suffisait de quelques coups de ciseau pour transformer un empereur en un autre (fig. 91, p. 397).



5. Liste d'empereurs romains sur un papyrus égyptien, écrite en grec et intitulée « Règnes des *basileis* », c'est-à-dire des « empereurs » ou « rois » (cf. p. 59). Caligula devrait apparaître en troisième position dans la liste, mais il est complètement omis (de sorte que c'est Claude qui suit directement Tibère).

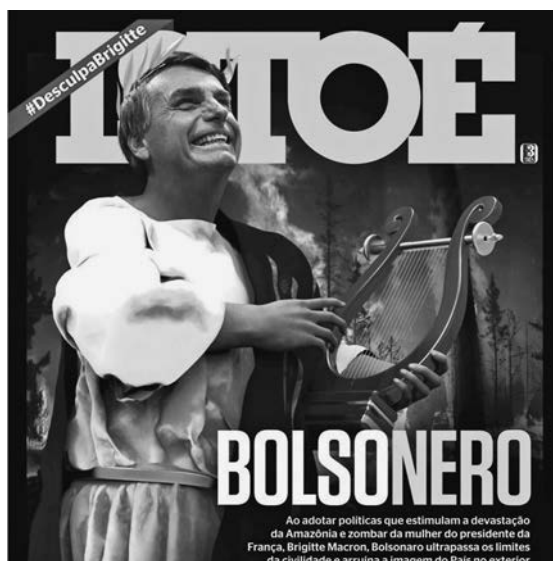
Il y a fort à parier que certains habitants de l'Empire n'auraient pas été capables de nommer l'empereur de leur époque. C'est ce que sous-entendait un philosophe et évêque chrétien d'Afrique du Nord en écrivant, un peu plus tard au tout début du ^ve siècle, qu'il y avait des hommes, dans sa région du monde, qui savaient qu'il y avait un empereur sur le trône en raison de l'imposition de taxes, « mais sans savoir très bien de qui il s'agit » (et il ajoutait en plaisantant que « certains parmi nous pensent qu'Agamemnon est toujours roi », en référence au commandant grec de la mythique guerre de Troie). Il est sans doute vrai qu'un très grand nombre de gens n'auraient pas été en mesure de fournir une liste précise des empereurs passés et présents. Même la personne du milieu du ⁱⁱⁱe siècle, dont les efforts visiblement méticuleux pour dresser une telle liste sont conservés

sur un bout de papyrus, faisait de lourdes erreurs en omettant plusieurs empereurs, dont Caligula, et en se trompant sur la durée d'autres règnes. Je présenterai avec les détails nécessaires chacun des empereurs que j'aborderai (pas tous ceux de la trentaine évoquée, bien sûr). Mais il ne faudra pas s'inquiéter si l'on ne parvient pas toujours à distinguer Marc Aurèle d'Antonin le Pieux. La plupart des Romains ordinaires n'y arrivaient probablement pas non plus.

Le monde des empereurs

Les empereurs romains nous confrontent à certaines des représentations les plus extrêmes du pouvoir antique, ainsi qu'à certaines des réalités quotidiennes les plus banales de la vie de l'Empire. Mais il y a plus encore, car jusqu'à notre époque ils n'ont cessé de servir de modèle aux autocrates et d'avertissement aux hommes politiques : ainsi tous ces tableaux et sculptures de rois et dynastes représentés en habits impériaux romains, et tous ces premiers ministres et présidents que les dessins satiriques caricaturent en Néron « jouant de la lyre pendant que Rome brûle ». Cela vaut la peine de prendre les empereurs romains au sérieux et d'approfondir la façon dont les Romains eux-mêmes comprenaient, discutaient et contestaient une vision du pouvoir qui pèse encore sur nous.

Tout au long de ma carrière, j'ai tenté de cerner ces souverains insaisissables, si éloignés de nous mais si étrangement familiers. Dans *Imperator*, j'espère partager ces explorations du monde des empereurs, réel et imaginaire, qui s'étendait du noble royaume des dieux, auquel nombre d'entre eux aspiraient (et pas seulement Claude), aux eaux boueuses du Tibre où d'autres finirent sans cérémonie. Si je doute que beaucoup de ces hommes aient été les psychopathes sanguinaires ou déments que l'on a souvent dépeints, je ne pense pas non plus qu'il soit utile d'essayer simplement de réhabiliter certains des pires « monstres » parmi eux. Les différentes tentatives de transformer Caligula, Néron ou Commode en réformateurs incompris qui auraient été victimes d'une opinion défavorable ne m'ont



6. Jair Bolsonaro, ancien président du Brésil, dépeint de façon immédiatement reconnaissable en « Néron jouant de la lyre pendant que Rome brûle » sur la couverture du magazine *Istoé*. De Barack Obama à Boris Johnson en passant par Narendra Modi, pas un seul homme politique de premier plan au monde n'a échappé à ce genre de satire.

jamais vraiment convaincue. Il est difficile aujourd'hui de trouver un juste milieu entre dégoût et sympathie.

Travaillant depuis si longtemps sur l'Empire romain, j'en suis venue à détester de plus en plus l'autocratie en tant que système politique ; j'éprouve toutefois plus de compassion, non seulement pour ses victimes, mais aussi pour tous ceux qui s'y trouvaient mêlés, du bas au haut de l'échelle : des hommes et femmes ordinaires, vivant dans l'ombre de l'empereur, qui sans doute se posaient maintes questions sur le pouvoir et l'autocratie et faisaient tout leur possible pour s'en sortir, jusqu'à l'homme (probablement tout aussi ordinaire qu'eux) assis sur le trône. Il est facile d'oublier que lui aussi se demandait sans doute comment *être* un autocrate et ce que signifiait être *Empereur de Rome*.

Dans les chapitres qui viennent, je suivrai l'empereur à la trace, à travers l'univers trouble de la fiction et de la réalité – de la table impériale aux

frontières militaires, des comptes rendus de ses médecins à son apparition dans les plaisanteries, les satires et les rêves, de son bureau de travail à ses dernières paroles. Mais tout d'abord, loin d'Héliogabale et de ses coussins péteurs, je planterai le décor politique en donnant la définition du gouvernement par un seul homme dans l'Empire romain. Les autocraties se présentent sous des formes très diverses. Dans les deux prochains chapitres, j'exposerai certains des rouages de l'autocratie *à la romaine* : le descriptif de poste (pour ainsi dire) d'un empereur romain, les débuts du système, l'identité de ceux que nous appelons aujourd'hui « empereurs de Rome » et la manière dont ils accédaient au trône.

CHAPITRE 1

L'AUTOCRATIE : PRINCIPES FONDAMENTAUX

Empereur : descriptif de poste

Le 1^{er} septembre de l'an 100 après J.-C., un siècle environ avant le règne d'Héliogabale, Pline le Jeune prononça devant le Sénat un vibrant discours de remerciement à l'intention de l'empereur Trajan. Le Sénat était l'une des plus anciennes et prestigieuses institutions politiques de Rome qui, à cette époque, s'était transformée en un conseil, une cour de justice et un lieu de palabres, pour ainsi dire, composé de quelque six cents sénateurs, dont l'empereur et d'autres personnalités publiques de premier plan. Il s'agissait d'un groupe hétéroclite issu de l'élite romaine fortunée, mêlant laquais du pouvoir et mécontents, membres de la vieille aristocratie et nouveaux riches.

Pline, comme on l'appelle généralement aujourd'hui, était l'administrateur pédant dont nous pouvons encore lire les lettres rédigées depuis son poste sur la mer Noire (p. 241-245). C'était également un avocat riche et prospère, ainsi que l'auteur de l'unique témoignage oculaire de l'éruption du Vésuve en 79 après J.-C., qu'il avait observée à l'âge de dix-sept ans, à distance respectueuse.

En cette année 100, donc, Pline avait été choisi pour occuper l'un des

deux postes de consul, en septembre et octobre. Comptant autrefois parmi les plus hautes fonctions élues de l'État romain, ces postes qui restaient synonymes de grande distinction étaient désormais attribués non plus par les électeurs mais, dans la pratique, par l'empereur lui-même. Pour cette raison, la coutume voulait que les nouveaux consuls lui rendent grâce dans un discours prononcé devant le Sénat réuni. Pline se leva donc et prit place aux côtés de son collègue consul et de Trajan lui-même, dans la grandiose « Curie Julienne », siège du Sénat construit à cet effet par Jules César au cœur de Rome – emplacement fort commode pour l'empereur, ladite Curie n'étant qu'à dix minutes en litière du principal palais impérial.

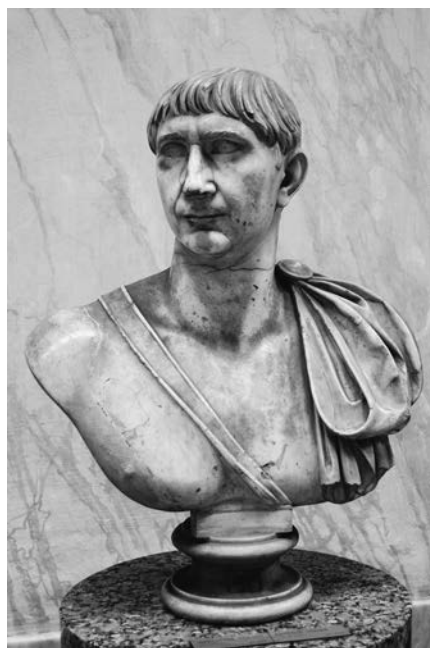
La plupart du temps, ces discours de remerciement n'étaient rien d'autre qu'une formalité ennuyeuse et routinière, consciencieusement exécutée par l'obligé. Pline lui-même admettait qu'il n'y avait pas grand-chose dans ces allocutions qui pût tenir le spectateur en éveil, et l'empereur était forcé d'en écouter un très grand nombre. Quelques années plus tôt, en 97, un discours de ce type avait acquis une notoriété malheureuse, lorsqu'un consul octogénaire mourut des suites des blessures subies en le préparant : ayant laissé tomber par mégarde le lourd livre qu'il consultait, il s'était baissé pour le ramasser et – accident que nous ne connaissons que trop bien – avait glissé sur le sol de marbre poli, s'était cassé la hanche sans pouvoir jamais s'en remettre. Le discours de Pline connut une autre sorte de célébrité. En effet, après l'avoir prononcé au Sénat (où l'assistance était peut-être un peu clairsemée en septembre, mois de vacances), il le rejoua devant ses amis au cours de trois séances privées qu'il leur offrit trois jours de suite – ce qui passerait aujourd'hui pour une démonstration de vanité mais était en réalité un genre de divertissement courant dans l'aristocratie romaine. Diffusé par Pline sous forme écrite comme parfait exemple d'art oratoire, il nous est parvenu sous le titre de *Panegyrique de Trajan*, ou *Panaegyricus Traiano Augusto* en latin. Espérons qu'il s'agisse d'une version augmentée du discours prononcé pour l'empereur devant le Sénat, car d'après mes calculs, il faudrait plus de trois heures pour le lire, même en le débitant à un rythme effréné. Mais ce texte n'en demeure pas moins un précieux témoignage de face-à-face entre l'empereur et l'un de ses sujets, et atteste des propos

tenus à cette occasion. Plus encore, on pourrait presque l'aborder comme une sorte de descriptif de poste de l'empereur romain.

Les lecteurs modernes perçoivent souvent ces interminables louanges suintant l'obséquiosité comme un aspect de l'autocratie romaine presque aussi détestable que toutes les rumeurs de caprices cruels ou de luxe pervers auxquelles elle donnait lieu. Chaque page du *Panégyrique* est un peu plus hyperbolique que la précédente : l'empereur, proclame Pline, est un modèle de perfection, une combinaison impressionnante de « sérieux et de bonne humeur, d'autorité et de légèreté, de pouvoir et de bonté » ; une idole pour ses sujets aimants, qui se précipitent sur son passage pour tâcher de l'apercevoir, fût-ce fugitivement, portant leurs petits sur leurs épaules ; un stimulant unique pour la natalité romaine, pour la simple raison que personne n'hésite à faire des enfants dans un monde béni par un souverain aussi bienveillant. Quelle différence, insiste-t-il, avec le monstrueux empereur Domitien, assassiné quelques années auparavant, en 96, qui vivait tapi dans son antre aux murs et au sol tachés de sang et se gavait de plats trop riches lors d'interminables banquets célébrant de « prétendues » victoires militaires : « Une terrible arrogance sur son visage, de la rage dans ses yeux et une pâleur de femme sur sa chair » (les parallèles avec les histoires circulant au sujet d'Héliogabale sont évidents, qu'il s'agisse d'imposture, d'efféminement ou de gastronomie). Quel contraste avec Trajan, affirme Pline, un empereur qui se distingue par son palais accueillant et exempt de tout crime, ses soupers frugaux, son bilan de guerre authentique, ainsi que par son physique robuste (auquel quelques mèches de cheveux grisonnants ajoutent une note d'autorité). « Alors que les souverains du passé avaient perdu l'usage de leurs jambes et se faisaient porter au-dessus de nos têtes sur le dos et les épaules de leurs esclaves, *toi*, c'est ta propre renommée, ta gloire, la dévotion de tes citoyens et la liberté qui t'ont porté, et bien plus haut qu'eux », s'exclame-t-il servilement. Il n'est donc pas surprenant qu'un critique moderne ait carrément balayé d'un revers de main l'ensemble de ce discours : « Il est tombé, non sans raison, dans un mépris presque universel. »

Nous sommes aujourd'hui généralement moins sensibles aux nuances

de l'éloge qu'on ne l'était dans les générations précédentes. Mais, dans le cas du *Panegyrique* de Pline, nous devrions faire preuve d'un peu moins de « mépris ». Le discours est plus complexe qu'il n'y paraît à première vue. Tout d'abord (même si cela ne vous le fera sans doute pas apprécier davantage), ce qui est présenté comme un éloge de l'empereur est aussi celui de Pline lui-même. On y apprend, par exemple, le degré d'intimité qu'il partage avec son cher ami Trajan (les deux hommes en sont même à s'embrasser), la familiarité de leurs longues soirées passées ensemble au palais, à converser amicalement autour de dîners frugaux. Pline nous gratifie également de quelques démonstrations virtuoses de son expertise dans certains domaines : plusieurs pages, particulièrement difficiles à lire pour un lecteur moderne, sont consacrées aux subtilités de l'impôt romain sur les successions, dont il avait une connaissance approfondie et minutieuse. Le *Panegyrique* est



7. & 8. Dans leurs portraits, le héros et l'antihéros du *Panegyrique* de Pline – Trajan à droite, Domitien à gauche – sont représentés de façon très similaire. Malgré sa calvitie notoire, Domitien est ici sculpté avec une belle chevelure (à moins d'imaginer qu'il ne porte une perruque).

donc une affirmation de son statut par Pline lui-même devant l'empereur et ses collègues sénateurs.

Mais, plus important encore, cet exercice de flatterie contient ostensiblement des leçons que l'empereur se doit de retenir. Comme Pline n'est pas loin de le reconnaître, il n'y a pas de meilleur moyen d'influencer le comportement d'un homme que de le féliciter pour les qualités qu'on *souhaiterait* le voir posséder – que ce soit le cas ou non. C'est en ce sens que le *Panegyrique* s'apparente à un long descriptif du « métier » d'empereur, pour ainsi dire, rédigé par un membre éminent de l'élite romaine. Sous les compliments de surface, il offre des instructions sur les qualités requises pour être un bon dirigeant. Il est beaucoup moins accrocheur d'encenser les vertus d'un empereur que d'en dépeindre les vices, et célébrer les qualités d'un autocrate bienveillant n'a guère de sens pour la plupart des publics d'aujourd'hui. Mais il n'en vaut pas moins la peine de s'intéresser à la description de cette fonction que nous livre Pline, pour faire contrepoids à tous ces récits fantasmés et terrifiants sur le pouvoir impérial.

Pline énumère à cet égard toute une série d'exigences spécifiques. Selon lui, l'empereur se doit d'être généreux : il doit offrir à son peuple du plaisir, sous la forme de spectacles, de même qu'un soutien d'ordre pratique, sous la forme de nourriture et d'argent. Il doit construire des monuments publics pour le bien commun, et non des bâtiments destinés à son confort personnel ou à sa propre satisfaction. Il doit également mener des guerres de conquête : dans un passage qui fait froid dans le dos, Pline, l'administrateur si friand des détails les plus abscons de la fiscalité romaine, et dont le bref service militaire l'avait tenu bien éloigné des combats, fait l'éloge de l'empereur idéal dont les succès reposent « sur des champs de bataille où les cadavres s'empilent, et des mers ensanglantées ». Mais il énonce aussi des principes plus généraux pour guider le comportement de l'empereur. Ce dernier doit être honnête, transparent, ne pas chercher à renforcer sa position par des affirmations mensongères et de fausses réalisations. Selon Pline, les « mauvais » empereurs trichaient même lorsqu'ils chassaient pour le plaisir, abattant des animaux qui avaient été rassemblés à l'avance pour leur faciliter la tâche. Par ailleurs – et Pline emploie ici une tournure

qui révèle à quel point le langage de l'esclavage était ancré dans celui du pouvoir romain –, l'empereur doit agir envers son peuple comme un père et non comme un maître d'esclaves (*dominus*), en garantissant sa liberté, et non en le réduisant à la servitude. Pour les sénateurs, il doit agir comme « l'un d'entre nous » (littéralement, en latin, *unus ex nobis*).

Dans la suite de ce chapitre, consacré aux origines et aux « principes fondamentaux » de l'autocratie à Rome, les relations de Pline avec Trajan continueront à servir de point de référence. Je m'appuierai de même sur sa description du dirigeant idéal, avec tout ce qu'elle comporte de sincérité morale pleine de nobles sentiments, d'élitisme aveugle (aucun Romain ordinaire n'aurait jamais été invité à un dîner amical au palais) et, parfois, de flagrante autocontradiction. Lorsque, vers la fin de son *Panegyrique*, il remercie l'empereur de « nous avoir ordonné d'être libres », Pline lui-même doit certainement se rendre compte que, selon la logique romaine, seuls les esclaves pouvaient se voir ordonner d'être libres. Involontairement, sans doute, il révélait ainsi une partie de la double pensée inhérente au fait d'être citoyen sous l'autorité d'un autocrate, bienveillant ou non.

Le partage du pouvoir dans la République romaine et les origines de l'Empire romain

Lorsque Pline, alors nouveau consul, se leva pour prendre la parole en septembre de l'an 100, Rome était sous régime impérial depuis plus d'un siècle. Mais la ville de Rome elle-même avait plus de huit cents ans. Pendant la majeure partie de cette période, après une succession de sept rois plus ou moins légendaires – dont le premier fut le fondateur, Romulus, et le dernier, Tarquin le Superbe, chassé vers 500 avant J.-C. –, la ville fut gouvernée par une sorte de démocratie, dans le cadre de ce que l'on appelle aujourd'hui la République romaine.

Il est important de préciser ici qu'il s'agissait bien d'une sorte de démocratie. Certes, les principaux responsables politiques de l'État – y compris les consuls, au sommet de la hiérarchie – étaient démocratiquement élus par

tous les citoyens de sexe masculin, et ces mêmes citoyens étaient également chargés d'élaborer les lois et de prendre les décisions relatives à la guerre et à la paix. Mais c'était un système dominé par les plus riches. Leurs votes lors des élections comptaient expressément plus que ceux des pauvres, et eux seuls étaient autorisés à se présenter aux élections et à commander les armées de Rome. Au fil du temps, le Sénat, composé de plusieurs centaines d'anciens membres du gouvernement, était devenu l'institution politique la plus influente de l'État. Même si son pouvoir officiel est aujourd'hui difficile à définir – comme il l'était déjà à l'époque –, les décisions du Sénat étaient généralement suivies. Il serait donc plus juste d'appeler ce gouvernement un système de *partage du pouvoir* plutôt qu'un système réellement *démocratique*. En effet, à l'exception du Sénat dont les membres siégeaient à vie, toutes les fonctions politiques étaient temporaires ; de plus, elles n'étaient exercées que durant une seule année et toujours de façon conjointe. Il y avait toujours deux consuls, par exemple. Au-dessous d'eux, par ordre d'ancienneté, se trouvaient les « préteurs », chargés entre autres de l'application de la loi, dont le nombre avait progressivement augmenté jusqu'à ce que seize d'entre eux soient en poste chaque année. Il ne s'agissait pas simplement de créer plus de fonctionnaires pour faire face à une charge de travail plus importante, même si cela entraînait aussi en ligne de compte. Le principe sous-jacent de la République était le suivant : on ne restait jamais au pouvoir très longtemps, et jamais tout seul.

C'est dans le cadre de ce système de gouvernement que, bien avant d'avoir un empereur à sa tête, Rome acquit son empire, dominant une grande partie de ce qui est aujourd'hui l'Europe, et même des régions au-delà – ensanglantant les mers, comme le disait Pline. Les raisons qui poussèrent les Romains à agir ainsi et celles qui expliquent le succès déconcertant de leurs conquêtes, en particulier au cours de leur principale période d'expansion entre les III^e et I^{er} siècles avant notre ère, ont toujours fait l'objet de débats. Au II^e siècle, l'historien grec Polybe se demandait déjà comment Rome – qui était au V^e siècle avant J.-C. une ville très ordinaire du centre de l'Italie – en était venue à dominer la majeure partie de la Méditerranée en quelques centaines d'années.

Il est un peu trop facile de tout attribuer à l'agressivité et au militarisme des Romains, ou à leur discipline de fer et leur expertise au combat. Ils étaient militaristes, en effet, mais la plupart des peuples qu'ils conquièrent ne l'étaient pas moins. Par ailleurs, les Romains avaient aussi leurs faiblesses en matière d'aptitudes au combat : leur médiocrité passée dans le domaine de la guerre navale, par exemple, aurait presque pu faire figure de plaisanterie. La meilleure explication (ou hypothèse) est que, d'une manière ou d'une autre, l'agressivité et le militarisme des Romains s'étaient conjugués à un esprit extrêmement compétitif au sein de l'élite romaine lancée dans sa quête de gloire militaire. Par ailleurs, après avoir pris le contrôle de la plus grande partie de l'Italie, les Romains avaient pu bénéficier de ressources humaines quasi illimitées. Le facteur chance aidant, ces concours de circonstances avaient donné lieu à une expansion impériale d'ampleur, rapide et violente. Mais on ne sait pas exactement quelle fut la combinaison exacte qui permit d'obtenir ce résultat fulgurant, ni quels en furent les véritables facteurs décisifs.

Ce qui est certain, en revanche, c'est que cette série de conquêtes eut un effet presque révolutionnaire sur la politique de Rome elle-même – en plus des conséquences plus évidentes qu'elle entraîna pour les victimes. Une partie de ce bouleversement était due aux énormes profits engrangés par l'Empire, lesquels détruisirent l'égalité théorique qui existait auparavant entre les élites se partageant le pouvoir et qui permettait d'atténuer leur rivalité. La guerre pouvait rapporter aux commandants de véritables fortunes personnelles, en particulier lorsqu'ils s'attaquaient aux riches royaumes de Méditerranée orientale, si bien qu'un fossé de plus en plus large se creusa au sommet de la société romaine entre les quelques « grands hommes » ayant réussi et les autres. Lorsque l'un de ces grands hommes, le magnat Marcus Licinius Crassus, déclarait qu'un homme n'était riche à ses yeux que s'il était capable de lever une armée avec ses propres fonds, il révélait évidemment le niveau de richesse de cette poignée de privilégiés (il avait lui-même hérité d'une fortune et en avait bâti une autre, en grande partie grâce à la spéculation immobilière). Mais ces propos laissaient également entrevoir l'usage qui pouvait être fait de toute cette richesse. Au final, tout